

Le Patriote Français.

JOURNAL POLITIQUE, LITTÉRAIRE ET COMMERCIAL.

IMMIGRATION

LIBERTÉ, ÉGALITÉ, FRATERNITÉ.

COLONISATION

BUREAU

DU JOURNAL;

Rue de las Camaras, N° 148.

Le PATRIOTE paraît provisoirement trois fois la semaine, le DIMANCHE, le MERCREDI et le VENDREDI. Il est placé sous

la direction de M. ARSENE ISABELLE, négociant, rédacteur en chef. On souscrit au bureau du journal.

Les lettres et avis doivent être adressés, comme par le passé à M. J. REYNAUD, propriétaire gérant.

PRIX

DE L'ABONNEMENT

2 PATACONS par mois.

Avis.

L'imprimerie du PATRIOTE FRANÇAIS est actuellement, rue de las Camaras, N° 148 au premier.

MONTEVIDEO.

6 JUILLET 1850.

SUJET DE MEDITATION.

L'année dernière, nous avons démontré qu'on avait eu tort de ne pas accorder assez d'attention à la question commerciale, traitée par nous dès le commencement du siècle.

Nous avons prouvé de la manière la plus évidente.

1° Que la cause de Montevideo est en même temps celle du commerce européen : mais surtout du commerce français, dans cette section de l'Amérique Méridionale.

2° Que la question commerciale primait, en quelque sorte, la question politique et la question humanitaire.

Les longues et lumineuses discussions qui ont eu lieu dans le sein de l'Assemblée Nationale de France, à la fin de décembre 1849 et dans les premiers jours de janvier 1850, prouvent que nous avions grandement raison.

MM. Thiers, Daru, Collas, Lainé, Hubert Delisle et plusieurs autres honorables Représentants ont parlé dans ce sens, et il est évident, par le langage même de la presse française, que la question commerciale est la seule qui ait véritablement fait sensation dans notre pays. — Nous en avons déjà expliqué le pourquoi et le comment, nous n'insisterons donc pas sur ce point, qui a enfin acquis le caractère d'une vérité mathématique.

Aujourd'hui nous venons appeler l'attention de nos lecteurs sur un autre sujet, qui se lie intimement au premier; mais qui, dans notre humble opinion, doit produire dans le sein de l'Assemblée Nationale, (qu'on nous permette cette métaphore), l'effet que produisit dans Paris l'éclairage au gaz, lorsqu'il fut substitué à celui des chandelles et des lampes ordinaires.

Ce sujet si intéressant, si important, si vital même pour la bourgeoisie qui gouverne la France, c'est L'EMIGRATION ET LA COLONISATION. Songez y bien, ô hommes d'Etat, petits et grands, là est le salut des deux pays, — celui de la République Française et celui de la République Orientale de l'Uruguay.

— Comme celui du Brésil.

— Comme celui du Paraguay.

— Comme celui de toutes les provinces argentines.

Ne cherchez point, des deux côtés à vous faire illusion sous ce rapport. Daignez nous faire la grâce de lire les faibles pages que nous avons écrites sur ce sujet, et permettez nous d'ajouter ici un conseil salutaire.

— Le voici :

Une nouvelle bataille parlementaire va se livrer dans l'enceinte de l'Assemblée Nationale de France, à l'occasion des nouveaux traités de l'amiral Le Prédour. — C'est là que la question de la Plata va se résoudre définitivement, après douze ans de luttes diplomatiques, parlementaires et périodiques; après douze années de guerres sanglantes, et de sacrifices sans nombre.

C'est là que le sort de la moitié de l'Amérique du sud va se décider.

Question de VIE ou de MORT pour celle-ci !

Question de prospérité ou de décadence pour notre commerce maritime.

Question d'ordre ou d'anarchie épouvantable pour la France, et probablement aussi pour la République Orientale.

Il importe donc de redoubler d'efforts, d'énergie, de vigilance pour déjouer les intrigues et les passions des hommes à courte-vue, — des hommes vendus à l'ANGLETERRE et à ROSAS, — des hommes égoïstes et ambitieux, pour qui le bien être des peuples n'est RIEN s'il n'y a pas au bout pour leur individualité, un nœud de ruban, des galons dorés ou un gros et confortable traitement.

Faites donc feu de toutes vos batteries, ô hommes d'Etat de l'Uruguay; mettez en marche, faites agir vigoureusement votre invincible réserve.

Dites aux hommes d'Etat de la France : ROSAS persiste à fermer le PARANA....

A interdire toute communication avec les provinces argentines et avec le Paraguay....

A séquestrer, à isoler du reste du monde deux millions et demi de CONSOMMATEURS et de PRODUCTEURS, qui végètent sans culture intellectuelle, ni matérielle, entre Buenos Ayres et Potosi, entre Montevideo et Matto-Grosso.

A circonscire enfin le commerce européen aux deux seules rives de la Plata; — et cela encore avec des restrictions telles, qu'il se convertira toujours en monopole odieux au profit exclusif du dictateur.

Le Brésil, de son côté, désespérant de vaincre par la persuasion l'entêtement inintelligent du Héros du Désert, et n'osant point entrer en lutte ouverte avec lui, essaie d'ouvrir une voie de communication terrestre avec ses grandes provinces de Saint Paul, de Goyaz et de Matto-grosso, qui puisse le mettre en même temps, en communication directe avec le Paraguay, dont il a reconnu l'indépendance.

Le plan du Brésil peut avoir ses avantages pour lui pour le développement de son commerce intérieur; mais il sera inefficace, stérile, peut être pour le commerce du monde; parce que d'abord, les brésiliens n'ont point l'énergie ni l'activité nécessaires pour mener à bien et rapidement une entreprise de cette espèce; et qu'ensuite les grandes routes en Amérique, sont trop imparfaites, trop peu sûres, trop sujettes aux mille inconvénients qui résultent des longs trajets à travers des pays déserts, montagneux et boisés, pour offrir aux voyageurs, aux négociants, la sécurité, la célérité et les moyens de charroi nécessaires au rapide développement du commerce.

— On peut prédire, à coup sûr, que ce plan, s'il est exécuté, ne donnera pas de résultats appréciables avant cinquante ans d'ici, — avant un siècle, peut être !

— Or, à l'époque où nous vivons, on est pressé de jouir, et il y a mille raisons pour cela, surtout en Europe.

Nous avons un meilleur plan à vous proposer, hommes d'Etat de la France, de l'Angleterre, de l'Allemagne et du Brésil.

Nous pouvons et nous voulons ouvrir au commerce du monde une voie de communication plus directe, plus large, plus facile et plus prompte avec le Paraguay et avec tout l'intérieur de l'Amérique méridionale.

Une voie de communication naturelle, qui mette en contact toutes les grandes rivières navigables, sans que le despote de Buenos Ayres puisse y mettre obstacle.

Cette voie c'est l'URUGUAY.

Quelques obstacles naturels obstruent son cours à soixante lieues de son embouchure; mais ils peuvent être surmontés ou tournés à l'aide d'un chemin de fer ou d'un canal d'une dizaine de lieues.

Dans l'état actuel des choses, les moyens de transports seraient plus prompts et moins dispendieux pour le Brésil et le Paraguay que ceux imaginés par le gouvernement impérial. Cela ne l'empêcherait pas, au surplus, de continuer ses routes de Matogrosso et de Sainte Catherine. L'essentiel est de marcher d'accord, de se tendre la

main, de se prêter un mutuel secours pour arriver plus vite ensemble au grand but qu'on se propose.

Tout cela ne se réalisera qu'à l'aide des bras et des capitaux européens.

Tout cela se réalisera de soi même, et comme par enchantement, à l'aide de l'IMMIGRATION et de la COLONISATION sur toute la rive gauche de l'Uruguay, depuis les hautes missions jusqu'au confluent de cette grande et magnifique rivière.

Que faut-il pour cela ? — appeler des travailleurs européens, leur distribuer des terres, fonder de nouveaux centres de population, accorder aux colons toutes les facilités, les franchises et la protection dont ils ont besoin pour commencer à s'établir, à défricher et à produire.

Négocier des traités spéciaux d'émigration et de colonisation avec la France, l'Angleterre, l'Allemagne, l'Espagne, la Belgique et l'Italie.

Mais, en attendant, il ne faut pas craindre de dire hautement à la France :

« Sœur généreuse et forte ! nous réclamons de nouveau ton appui. Si une portion de tes enfants a prodigué son sang pour cimenter notre union, pour assurer notre indépendance et avec elle le triomphe de la civilisation dans cette partie de l'Amérique, cette grande hécatombe humaine, digne de ta grandeur, et du rang que tu occupes parmi les nations civilisées, ne demeurera pas stérile ; nous ne serons point ingrats : nous offrirons à tes enfants, pour prix de leur dévouement et de leur constance, une récompense digne d'eux et de toi, ô noble sœur ! Nous leur donnerons des terres, à cultiver, à fertiliser; ils deviendront les pionniers de la civilisation européenne dans l'Amérique du sud, comme les Irlandais et les Allemands le sont depuis longtemps dans l'Amérique du nord. Ils ouvriront des voies nouvelles à ton commerce et au nôtre, à celui de toutes les nations maritimes; et les deux patries reconnaissantes les béniront comme des sauveurs; car s'ils nous ont préservés de la tyrannie de ROSAS, ils peuvent en même temps sauver leur propre pays de deux fléaux non moins redoutables ; — l'ANARCHIE et le PAUPERISME ! »

Et pour montrer aux hommes d'Etat d'Europe que vous ne faites pas de l'utopie et du sentimentalisme de circonstance, dites leur bien haut et bien fort pour qu'ils l'entendent et le comprennent :

« VINGT LIEUES CARREES DE TERRES ARABLES, et cinquante mille têtes de bétail ont été votées, à titre de récompense, par la Législature de ce pays, en 1843, en faveur des Légions étrangères qui ont soutenu avec nous l'indépendance orientale.

« TRENTÉ LIEUES CARREES DE PAREILLES TERRES ont été généreusement données à la Légion Française, en 1844, par le général Rivera et sa vertueuse épouse.

« Ces donations, il est vrai, n'ont été ni acceptées ni refusées par les Légionnaires français; mais nous insisterons pour qu'ils les acceptent dans l'intérêt des deux pays; parce que cette acceptation, jointe aux mesures qui seront prises par le gouvernement oriental afin qu'elle ait son plein et entier effet, sera le signal d'une ère nouvelle pour cette République. »

En effet, ces terres cultivables étant divisées et situées de manière à former cinq ou six colonies, échelonnées à différentes distances sur les bords de l'Uruguay, depuis las Higueritas jusqu'au Cuarein, les colons ne tarderaient pas à se mettre en communication avec les autres travailleurs étrangers que le gouvernement de la province brésilienne de Rio Grande du Sud a le projet d'établir dans les Missions et sur les bords de l'Ibicuy, et cela contribuerait déjà à activer beaucoup le trafic de l'Uruguay.

Mais l'affluence continuelle de nouveaux travailleurs, la fondation de nouveaux centres de population et de nouveaux marchés, produiront dans tout le pays une activité, un développement de richesse et de bien-être qui exciterait naturellement l'émulation des habitants de la rive droite de l'Uruguay. Les gouvernements argentins se verraient bientôt amenés, par la force même des choses, à suivre l'impulsion donnée par la Bande Orientale et le Brésil.

Le génie entreprenant des colons, les lumières et la sagesse des gouvernements achèveront l'œuvre de civilisation et de progrès.

Puisse la conviction qui nous anime pénétrer les esprits éclairés, et les porter d'inspiration à prêter à cette importante matière toute l'attention qu'elle nous paraît mériter.

NOUVELLES DE BUENOS AYRES.

Par le packet anglais *Spider* on a reçu des nouvelles de Buenos Ayres jusqu'au 3. Les lettres que nous avons lues ne contiennent rien de remarquable. Elles ne font que confirmer en substance ce que nous avons dit le 25 du mois dernier. Toutes s'accordent sur ce point, que le 18 il a été signé un nouveau traité *ad referendum*, entre M. Le Prédour et Arana. La plupart de ces lettres assurent que le nouveau traité est pire que le premier: car il contient des conditions et des déclarations non seulement préjudiciables, mais encore peu honorable pour la France.

On s'étonne du séjour prolongé de M. l'amiral dans cette ville, et bien que l'on ait dit qu'il devait partir le 4 pour le *Buceo*, dans le but de s'entendre avec Oribe sur les points qui concernent celui-ci, aucune des personnes qui écrivent les lettres n'osent affirmer qu'il partira, par la raison que cette nouvelle a été déjà donnée en vain plusieurs fois. Cependant, elles s'accordent à dire que malgré sa répugnance, il faudra bien que l'amiral aille au Cerrito pour faire un autre nouveau traité avec Oribe; et il y a même des personnes qui ajoutent, qu'après avoir terminé cette tâche, M. Le Prédour devra retourner à Buenos Ayres, accompagné d'un des ministres d'Oribe, parce que c'est là que ce traité sera signé.

Une lettre dit que l'amiral sera accompagné dans son voyage au Cerrito, par M. Goury de Roslan.

Les *Gazettes* et le *British Packet* de Buenos Ayres, qui vont jusqu'au 29 juin, ne contiennent rien d'intéressant. Les nouvelles d'Europe qu'ils ont données ne vont que jusqu'au 26 avril.

(Comercio del Plata)

AUTRE NOUVELLE DE BUENOS AYRES.

Le *Comercio del Plata* d'aujourd'hui, publie l'extrait d'une lettre de Buenos Ayres, ainsi conçu :

« Lorsque MM. Goury de Roslan et Foulloy partirent d'ici, on répandit le bruit qu'ils avaient un congé de l'amiral jusqu'au 1er de ce mois, pour aller faire une promenade d'agrément à Payandú (dans l'Uruguay). — Vous savez qu'il n'en est rien; ils allaient à la Colonia, pour de là passer au camp du président légal, avoir l'avantage de le connaître, de lui parler et..... »

On m'assure qu'avant de revenir M. de Roslan a eu le plaisir de voir M. de Tinnan, chef accidentel de la station française et de lui remettre quelque chose pour envoyer en France. Comme M. Goury de Roslan est de retour ici, le packet part, et je crois que vous aurez bientôt le plaisir d'avoir plus près de vous M. Le Prédour. »

PAQUEBOTS A VAPEUR

Entre l'Angleterre, le Brésil et la Plata.

Le *Jornal do Comercio* de Rio de Janeiro, annonce que le gouvernement anglais a enfin contracté avec la compagnie des paquebots des Antilles, le transport des malles postales pour le Brésil et la Plata par des bâtiments à vapeur. Presque tous les paquebots de cette compagnie sont de 1800 tonneaux et de la force de 450 chevaux. Il

en partira un chaque mois de Southampton, et il touchera à Madère, à Tenérif, au Cap Vert, à Fernambouc et à Bahia, devant arriver à Rio de Janeiro en 24 ou 25 jours. — On calcule que le voyage à Fernambouc s'effectuera en 18 ou 19 jours, y compris toutes les échelles. —

De Rio de Janeiro à la Plata, on établira une ligne spéciale de vapeur d'une moindre force.

L'amirauté anglaise n'a pas voulu accéder au désir manifesté par la compagnie, de faire toucher les bâtiments à vapeur à Lisbonne; mais on croit que cette même compagnie destinera un vapeur plus petit au service de la correspondance entre Lisbonne et Madère, de manière à relier ainsi la ligne du Brésil à celle des principaux ports du Portugal.

La compagnie s'efforçait d'être en mesure de commencer les transports en août ou septembre de cette année, et elle était sur le point d'expédier pour Fernambouc, Bahia et Rio, le petit vapeur à hélice *Esk*, conduisant un des directeurs chargés de terminer dans ces trois ports les arrangements préliminaires et nécessaires.

Il y a dix ans que notre gouvernement avait formé un projet analogue, mais qu'il n'a pas su réaliser.

Partout et toujours l'Angleterre prend les devans dans les grandes entreprises d'utilité générale, mais surtout dans celles qui peuvent, comme celle-ci, accroître considérablement son commerce et son influence sur les côtes du Brésil et de la Plata.

A quoi songent donc nos grands hommes d'Etat ?

Vous verrez que tous nos projets d'émigration et de colonisation seront mis en pratique par l'Angleterre et l'Allemagne avant que la France ait compris seulement la valeur de ces deux mots (1).

D'après les derniers avis de France, le transport *Marsouin* avait quitté Toulon le 24 avril, et le vapeur le *Flambart* était parti de Cherbourg le 1er mai, tous deux à destination de Montevideo. Le vapeur le *Milan*, de la force de 200 chevaux, devait aussi partir de France dans le courant de mai, pour venir faire partie de la division navale de la Plata.

(Messager de Montevideo.)

Nous apprenons avec plaisir que l'estimable M. Guillemot, dont nous avons annoncé précédemment le prochain retour à Montevideo, est effectivement arrivé à bon port sur le vapeur anglais *Rifleman*.

Le *Correo de la Tarde* d'hier, dit à cette occasion :

« Montevideo s'honore hautement de posséder dans son sein, et de compter au nombre de ses amis, un homme aussi distingué que M. Guillemot. »

L'AVENIR.

HYMNE DES PEUPLES.

Les derniers rois disaient, dans leur démence,
Comme en jalliet, désertant leur séjour :

« Soyons unis, notre force est immense,

La Liberté ne régnera qu'un jour. »

Ils ont menti, ces puissances de la veille;

Leurs attentats seront vains désormais :

Tremblez, tyrans ! la France se réveille,

La royauté ne reviendra jamais.

Liberté ! que ta foudre

Se rallume à nos voix !

Viens briser et dissoudre

Les couronnes des rois.

A ce refrain : « Moutir pour la patrie ! »

Fiers potentats, vous avez pâli tous ;

Bentôt après, votre aveugle furie

Devant le Peuple est tombée à genoux.

Rage impuissante ! inutiles colères !

Toujours la foudre attaque les sommets :

(1). Nous avons vu déjà, qu'une immigration irlandaise et anglaise commence à se diriger sur Rio Grande du Sud, où des concessions de terres et de forêts sont faites aux colons.

L'heure a sonné pour les droits populaires,
La royauté ne reviendra jamais.

Liberté ! que ta foudre
Se rallume à nos voix !
Viens briser et dissoudre
Les couronnes des rois.

O Février ! quels transports unanimes
Rendaient l'audace à tous les nobles cœurs ;
Les opprimés se sentaient magnanimes :
Sous les haillons, quels généreux vainqueurs !
Après vingt ans, la vieille monarchie
Te croyait morte, alors que tu dormais.
France, debout ! l'Europe est affranchie,
La royauté ne reviendra jamais.

Liberté ! que ta foudre
Se rallume à nos voix !
Viens briser et dissoudre
Les couronnes des rois.

L'aile du temps fêtit rois et couronnes,
Et dans sa course emporte les tyrans.
Dieu, de son souffle, a brisé tous les trônes ;
Quand il voudra, les petits seront grands.
Aux vœux du peuple alors, plus de barrières ;
Le travail seul ennoblit désormais,
Déjà le monde inscrit sur sa bannière :

« La royauté ne reviendra jamais. »

Liberté ! que ta foudre
Se rallume à nos voix !
Viens briser et dissoudre
Les couronnes des rois.

Lasse du joug qu'un prêtre lui ramène,
Rome a repris ses antiques vertus ;
Rome se meurt : mais la splendeur romaine
Fait tressaillir les cendres des Brutus.
Honneur à toi, sous ta couronne sainte :
Plus fière encor, lorsque tu te soumetts,
Rome éternelle ! écris sur ton enceinte :

« La royauté ne reviendra jamais ! »

Liberté ! que ta foudre
Se rallume à nos voix !
Viens briser et dissoudre
Les couronnes des rois !

Vaillant Kossuth, chef d'un peuple héroïque,
Le sort trahit ton glorieux effort ;
Puisse bientôt, devant la République,
Pâle d'effroi les barbares du Nord.
Grand Dieu ! protège une cause si belle !
De son triomphe à toi je m'en remets,
Qu'à ses tyrans Vienne un jour soit rebelle,
La royauté ne reviendra jamais !

Liberté ! que ta foudre
Se rallume à nos voix !
Viens briser et dissoudre
Les couronnes des rois !

Vous, cœurs brisés, pour qui, dès son aurore,
La Liberté, voila son étendard :
Courage, amis ! vous l'entendrez encore,
Aux prétendants crier : « Il est trop tard ! »
« Portez ailleurs vos discordes publiques,
« Les fers, l'exil, qu'à vous seuls je transmets ;
« Les rois sont morts ! vivez les républiques !
« La royauté ne reviendra jamais ! »

Liberté ! que ta foudre
Se rallume à nos voix !
Viens briser et dissoudre
Les couronnes des rois !

Et vous, enfans d'une terre chérie !
Désertes par des maîtres ingrats :
Je vois déjà votre sainte patrie
Avec orgueil vous pressant dans ses bras :
Dites à ors, martyrs de Varsovie :
« Salut, Pologne ! et toi, ciel que j'aimais !
« Mais où sont ceux qui m'ont donné la vie ?...
« La royauté ne reviendra jamais ! »

Liberté ! que ta foudre
Se rallume à nos voix !
Viens briser et dissoudre
Les couronnes des rois !

C. O***
(Semaine.)



MARINE.



ENTREE DU 6 JUILLET.

Martin Garcia, le 2 du courant paillebot national Juanito patron Pallarnes à ordre avec 90 charrettes buches.
Idem, le 4 du courant sumaque national Guazú cap. Nogeto à ordre avec 150 charrettes buches.

Incendio

DE ARTICULOS DE ALMACEN.

POR COURAS SMITH Y COMP.

En los almacenes del Sr. Don Pablo Duplessis, Calle del Cerrito, N° 103.

El LUNES 15 del corriente, a las 11 en punto de la mañana, se procederá a la venta precisamente a la mejor postura, sin retirar lote, del surtido de efectos de almacén qui a continuación se detalla:

Un completo surtido de conservas de Nantés llegadas ultimamente.

Sardinas de Nantes en 1/2 tarros y 1/4 de tarros.

Cofiac en cajones

Vino Frontignan

Licores finos y ordinarios

Encurtidos de todas clases

Baules pintados en juegos

Tubos para quinqué

Bombas para mecheros

Tubos para mecheros de cristal

Juegos de porcelana para lavatorio

Estufas con piedra marmol de ultimo gusto, de todas dimensiones y con sus utiles correspondientes

Vasos de cristal finos

Idem entrefinos

Pitos de barro

1 cajon conteniendo aros para servilletas, platitos de platina para botellas, aceiteras, borlas para gorras, tiradores et papel secante en cuadernillos

Idem en libretas

Naipes finos y ordinarios

Pinceles finos de dibujo

Carton de porcelana para targetas

Obleas finas

Papel gris de marca mayor

Idem de cartas fino

Idem dorados para billetes

Carteras

Sobres para cartas

Tinta de escribir en frascos

Lepecies finos.

Y otros articulos que no se detallan por su mucha estencion.

Avis Divers.

AVIS

Aux Dames,

On vend des bouquets en plume d'oiseaux a bon marché, dans la rue de las Camaras, a la Platerie a coté de l'ancienne Pharmacie connue de l'Anglais, 103.

Avis.

On désire trouver un propriétaire d'hotel ou de café qui puisse disposer de CINQ-CENTS PATACONS, pour lui proposer une affaire avantageuse.

S'adresser rue de SAN JOSE núm 38, dans la nouvelle ville, jusqu'a 11 heures du matin.

Hôtel de la marine

RUE VINGT CINC MAI, N° 81.

Cet etablissement se recommande par la perfection de tout ce qu'on y sert journellement.

Guillot son directeur, qui a ete cuisinier de lusieurs notabilites, s'empresse toujours de meriter la confiance des personnes qui voudront bien l'honorer de leurs patronage.

Il se charge aussi des commandes en villo et des diners les plus distingues.

Dans la même maison, on loue des apparie-

ments commodes et très agreablement situos, on assure les personnes qui les loueront, de soius assidus.

EN VENTE:

Chez les libraires et a l'imprimerie française,—rue du 25 Mai :

EMIGRATION ET COLONISATION

DANS

LA PROVINCE BRÉSILIENNE DE RIO GRANDE DU SUD, LA REPUBLIQUE ORIENTALE DE L'URUGUAY ET TOUT LE BASSIN DE LA PLATA.

Une Brochure in-8°

par

M. ARSENE ISABELLE.

Ancien Chancelier du Consulat General de France, auteur du

VOYAGE A BUENOS-AYRES ET A PORTO-ALEGRE, de notes commerciales et de plusieurs autres écrits sur Montevideo.

PRIX

Un Patacon:

maison á louer,

Ayant 4 grandes pièces, une grande cour, cuisine etc, a un prix très modéré, cette maison est très acrée et très sèche. S'adresser a l'imprimerie du Patriote, rue Perez Castellanos N° 162.

RELIGION SIN FANATISMO.

En esta tipografia, en la plaza de la matriz esquina de don Juan Sardá, en la calle 18 de Julio núm. 98 se truca el "Viage moderno a Jerusalem," por el padre doctor Ildefonso Veronet, al modico precio de 400 reis.

8

PATRIOTE FRANCAIS.

ont été la terreur, Artigas fit son entrée triomphale a Montevideo, et reprit l'œuvre d'extermination au point où elle s'était échappée, des mains de son prédécesseur.

Au bout d'un an, la contrebande était, sinon anéantie, du moins disparue.

Cela se passait vers 1782 ou 1783. Artigas avait alors vingt-sept ou vingt-huit ans; il en a aujourd'hui quatre-vingt-treize, et quoiqu'on ait annoncé sa mort, il vit encore dans une petite quinta du president du Paraguay.

C'était un jeune homme beau, brave et fort, et qui représentait une des trois puissances qui régnerent tour a tour sur Montevideo.

Don Jorge Pacheco était le type de la valeur chevaleresque du vieux monde, cette valeur chevaleresque qui a traversé les mers avec Colomb, Pizarre et Vasco de Gama.

Artigas était l'homme de la campagne: il pouvait représenter ce qu'on appelait là-bas le parti national, placé entre les Portugais et les Espagnols, c'est-à dire entre les étrangers a la terre américaine, restés Portugais et Espagnols par leurs séjours dans des villes où tout rappelait les mœurs espagnoles et portugaises.

Puis restait un troisième type et même une troisième puissance dont il faut bien que nous parlions, et qui est a la fois le fléau de l'homme des villes et l'homme de la campagne.

Ce troisième type, c'est le gaúcho.

En France, nous appelons Gaúcho tout ce qui vit dans ces vastes plaines, ces immenses steppes, dans ces pampas infinies, qui s'étendent du bord de la mer au versant oriental des Andes; nous nous trompons. Le capitaine Head, de la marine anglaise, mit le premier en vogue cette erreur, de confondre le Gaúcho avec l'habitant de la campagne, qui repousse non-seulement la similitude, mais encore la comparaison.

Le Gaúcho est le bohémien du nouveau monde. Sans biens, sans maison, sans famille, il a pour tout bien son poncho, son cheval, son couteau, son laso et ses bolas. Son couteau, c'est son arme; son laso et ses bolas, c'est son industrie.

Artigas demeura donc commandant de la campagne, a la grande satisfaction de tout le monde, a l'exception des contrebandiers; et il se trouvait encore chargé de cette importante fonction lorsqu'éclata la révolution de 1810, révolution qui avait pour but, et qui eut en effet pour résultat d'anéantir la domination espagnole dans le Nouveau-Monde.

Elle commença, en 1810, a Buenos Ayres, et s'acheva en Bolivie, a la bataille d'Ayacucho en 1824.

CHAPITRE PREMIER:

Lorsque le voyageur arrivé d'Europe sur un de ces vaisseaux que les premiers habitants du pays prirent pour des maisons volantes, ce qui aperçoit d'abord, après que le metelot en vigie a crié terre! ce sont deux montagnes: une montagne de briques, qui est la cathédrale, l'église-mère, la matriz, comme on dit là-bas; et une montagne de pierre, marbrée de quelques verdure et surmontée d'un fanal: cette montagne s'appelle le Cerro.

Puis, au fur et a mesure qu'il approche, au dessous des tours de la cathédrale, dont les dômes de porcelaine scintillent au soleil, a la droite du fanal placé sur le monticule qui domine la vaste plaine, il distingue les miradores sans nombre et aux formes variées qui surmontent presque toutes les maisons; puis ces maisons elles-mêmes, rouges et blanches, avec leur terrasses, fraîches stations du soir; puis, au pied du Cerro, les saladeros, vastes édifices où l'on sale les viandes; puis, enfin, au fond de la baie bordant la mer, les charmantes quintas, délices et orgueil des habitants, et qui font que, les jours de fête, on n'entend que ces mots courant par les rues: « Allons dans le Miguelete! Allons dans la Aguada! Allons dans l'Arroyo Seco! »

Puis, si vous jetez l'ancre entre le Cerro et la ville, dominée de quelque point que vous la regardiez, par sa gigantesque cathédrale, Léviathan

Gratis.

- 1° Une belle pendule représentant l'Archevêque de Paris mort sur les barricades.
- 2° Une pendule, Jeanne d'Arc au siège d'Orléans.
- 3° Dito dito le soldat laboureur.
- 4° Dito dito Renaissance.
- 5° Une belle lampe modérateur.

Un de ces cinq articles sera donné au choix à tout souscripteur.

A un exemplaire de la *Revolution de 1848*, par Leonard Gallois, l'ouvrage se composera de 4 beaux volumes ou 36 livraisons, ornées chacune d'un superbe portrait en pied grave sur acier.

ON SOUSCRIT :

Chez Edouard Maricot, rue du 25 Mai n° 169.

MM. les Souscripteurs sont prévenus que les vingt premières livraisons sont arrivées et que les échantillons de prime se trouvent à l'adresse ci-dessus, où ils pourront venir faire leur choix.

Montevideo, le 17 avril 1850.

E. MARICOT.

CHANGEMENT DE DOMICILE

Cochet,

Fabricant de billards, de Paris.

Récemment arrive de France, il a l'honneur de prévenir le public qu'il a rapporté un assortiment complet de billards et tous les accessoires qui en dépendent, tels que billes, procèdes, marques, bleu, &c. &c. Il tient également un assortiment de bandes élastiques, métalliques, caoutchouc, lisières et autres de nouvelle invention. Il se charge de la réparation et de la confection des billards, on trouvera

chez lui tout ce qu'il y a de plus moderne en ce genre.

Rue de Soriano, au coin de la rue de la ciudadela, la deuxième rue à droite en sortant du marche principal, près les arcades de la passive.

Guill.^{me} Darrouzain

Médecin français, membre de l'Institut Homéopathique de Paris, un des plus anciens homéopathes du Brésil où il a propagé cette doctrine dans plusieurs provinces de cet empire depuis 1842, bien connu à Montevideo par les cures qu'il a opérées depuis 1846, donne des consultations tous les jours de 7 heures du matin jusqu'à 10, et de 1 à 3 heures de l'après-midi; rue de Buenos Ayres, n° 182, au premier. Il traite, spécialement, les personnes atteintes de syphilis, rhumatisme, maux d'yeux, etc. etc

RUE DU 25 MAI, N° 264.

A louer,

Rue 25 mai n° 298, plusieurs beaux appartements, au 1er, ayant un beau balcon.

S'adresser à l'adite maison.

AVIS.

Le soussigné a l'honneur de prévenir la classe ouvrière qu'à dater du 1er Juin prochain il ouvrira depuis 6 heures du soir jusqu'à 8 un cours de français, d'arithmétique, et de dessin linéaire.

Les personnes qui voudront bien l'honorer de leur confiance, auront lieu d'être satisfaites, des soins assidus qui leur seront prodigués, et surtout de la modicité du prix, eu égard aux circonstances fâcheuses où l'on se trouve.

S'adresser rue du 25 de Mai n° 394.

PUYFOURCAT,

DAVIT

BOTTIER FRANÇAIS.

A l'honneur de prévenir le public qu'il vient de s'établir nouvellement à Montevideo.

Il fait tout genre de chaussure à la mode et pour se faire connaître fera les bottes de huit piastres à 5 1/2 au comptant. Ceux qui l'honoreront de leur confiance auront lieu d'en être satisfaits. — Rue du Rincon, n° 87, en face de la confiserie.

M. Delauney, pro-

fesseur de danse, a l'honneur d'annoncer au public qu'il vient d'établir un cours de huit à dix heures du soir et un autre de dix heures à minuit, dans lesquels il apprendra tout genre de danse; de plus il se compromet en six leçons particulières de mettre au courant pour n'importe quelle danse que ce soit; la salle des cours vient d'être restaurée et bien décorée. Il offre également de donner des leçons dans les pensionnats et maisons particulières. Les personnes qui voudront l'honorer de leur confiance, pourront s'adresser Café de Paris, pour convenir de l'heure et des prix qui seront on ne peut plus modiques.

Auguste Rivet,

Coiffeur a l'honneur de prévenir l'honorable public qu'il vient de recevoir par la « Ville de Rouen » un bel assortiment de gants de chevreau, castor et cachemir à cordon et bracelet gomme élastique, assortis de toute couleur; l'on y trouvera un très beau choix de cravates de toutes couleurs assorties, et tout ce qu'il y a de plus nouveau.

Imprimerie du PATRIOTE FRANÇAIS, rue de las Camarás, n° 148.

de brique qui semble fendre des flots de maisons; si la yole vous emporte rapidement sous l'effort de ses six rameurs vers la plage; si, le jour, vous voyez sur la route de ces belles quintas des groupes de femmes en amazones, de cavaliers en habit de cheval; si, le soir, à travers les fenêtres ouvertes et versant dans les rues des torrents de lumière et d'harmonie, vous entendez les chants des pianos ou les plaintes de la harpe, les trilles pétillantes des quadrilles ou les notes plaintives des romances, c'est que vous êtes à Montevideo, la vice-reine de ce grand fleuve d'argent dont Buenos-Ayres prétend être la reine, et qui se jette dans l'Atlantique par une embouchure de quatre-vingt lieues.

Ce fut Jean Diaz de Solis qui, le premier, vers le commencement de 1516, découvrit la côte et la rivière de la Plata. La première chose qu'aperçut la sentinelle en vigie fut le Cerro. Plein de joie, il s'écria en langue latine : *Montem video!* De là le nom de la ville dont nous allons rapidement esquisser la merveilleuse histoire.

Solis, déjà fier d'avoir découvert, un an auparavant, Rio Janeiro, ne jouit pas longtemps de sa nouvelle découverte : ayant laissé dans la baie deux de ses navires, et s'étant engagé avec le troisième dans l'embouchure du fleuve, il céda aux signes d'amitié que lui firent les Indiens, tomba dans une embuscade, fut tué, rôti et mangé sur les bords d'un ruisseau qui, aujourd'hui encore, en mémoire de cette terrible aventure, porte le nom de arroyo de Solis.

Cette horde d'Indiens anthropophages, très braves, du reste, appartenait à la tribu primitive des Charruas; elle était maîtresse du pays, comme à l'extrémité opposée du grand continent, les Hurons et les Sioux.

Aussi résista-t-elle aux Espagnols, qui furent obligés de bâtir Montevideo au milieu des combats de tous les jours et surtout d'attaques de toutes les nuits; si bien que, grâce à cette résistance, Montevideo, qui compte à peine cent ans de fondation, est une des villes les plus modernes du continent américain.

Enfin, vers la fin du dernier siècle, vint un homme qui fit à ces maîtres primitifs de la côte une guerre d'extermination où ils furent anéantis, trois derniers combats, pendant lesquels, comme les anciens Teutons, ils placèrent au milieu d'eux femmes et enfants, et tombèrent sans reculer d'un pas, virent disparaître leurs derniers restes; et — monument de cette défaite suprême — le voyageur qui suit pas à pas la civilisation, cette grande déesse qui, pareille au soleil, marche d'orient en occident, le voyageur peut voir encore aujourd'hui blanchir, au pied de la montagne Acagua, les ossements des derniers Charruas.

Cet autre Marius, vainqueur de ces autres Teutons, c'était le commandant

dant de la campagne, Jorge Pacheco, père du général Pacheco y Obes, en instance aujourd'hui, au nom des Montevidéens, près du gouvernement français.

Mais les sauvages détruits léguèrent au commandant Pacheco des ennemis bien plus tenaces, bien plus dangereux, et surtout bien plus inextinguibles que les Indiens, attendu que ceux-là étaient soutenus, non par une croyance religieuse qui allait chaque jour s'affaiblissant, mais, au contraire, par un intérêt matériel qui allait chaque jour s'augmentant. Ces ennemis, c'étaient les contrebandiers du Brésil.

Le système prohibitif était la base du commerce espagnol. C'était donc une guerre acharnée entre le commandant de la campagne et les contrebandiers, qui, tantôt par ruse, tantôt par force, essayaient d'introduire, sur le territoire montevidéen, leurs étoffes et leur tabac.

La lutte fut longue, acharnée, mortelle. Don Jorge Pacheco, homme d'une force herculéenne, d'une taille gigantesque, d'une surveillance inébranlable, en était enfin arrivé, il l'espérait du moins, non pas à anéantir les contrebandiers, comme il avait fait des Charruas, c'était chose impossible, mais à les éloigner de la ville, lorsque tout à coup ils reparurent, plus hardis, plus actifs et mieux ralliés que jamais à l'entour d'une volonté unique, aussi puissante, aussi courageuse, et surtout aussi intelligente que pouvait être celle du commandant Pacheco.

Le commandant de la campagne lança ses espions par les plaines et s'informa des causes de cette recrudescence d'hostilité.

Tous revinrent avec un même nom à la bouche : Artigas!

C'était un jeune homme de vingt à vingt-cinq ans, brave comme un vieil Espagnol, subtil comme un Charrua, alerte comme un Gaúcho. Il avait des trois races, sinon dans le sang, du moins dans l'esprit.

Ce fut alors une lutte admirable de ruse et de force entre le vieux commandant de la campagne et le jeune contrebandier. Mais l'un était jeune et croissant en force, l'autre était, non pas vieux, peut-être, mais lassé. Pendant quatre ou cinq ans, il poursuivit Artigas, le battant partout où il le rencontrait; mais Artigas battu n'était point pris et reparaissait le lendemain. L'homme de la ville se fatigua le premier de la lutte, et, comme un de ces anciens Romains qui sacrifiaient leur orgueil au bien du pays, Pacheco alla proposer au gouvernement espagnol de résigner ses pouvoirs, à la condition qu'on ferait à sa place Artigas chef de la campagne, Artigas pouvant seul mettre à fin l'œuvre que lui ne pouvait accomplir, c'est-à-dire à l'extermination des contrebandiers.

Le gouvernement accepta; et, comme ces bandits romains qui font leur soumission au pape et qui se promènent vénérés dans les villes dont ils